

## **Lutter « comme les mecs ». Le genre du militantisme ouvrier dans une usine de femmes**

Ève Meuret-Campfort

Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, coll. « Sociopo », 2021, 442 p.

*Lu par Margot Roisin-Jonquières\**

*Lutter « comme les mecs »* est une très belle plongée dans l'histoire des luttes des ouvrières de Chantelle, une usine de confection de lingerie implantée dans la région nantaise, ouverte en 1966 dans la zone industrielle de Saint-Herblain. Employant jusqu'à près de 500 ouvrières en 1975, Chantelle a la particularité de compter environ 90 % de femmes parmi ses effectifs ouvriers, principalement des mécaniciennes qui assemblent les produits à la chaîne. Des grèves de mai 1968 au conflit contre la fermeture de l'usine en 1994, de très nombreuses luttes ont agité cette usine qui connaît une implantation syndicale d'une grande ampleur avec un taux de participation aux élections autour de 90 % et un taux de syndicalisation à plus de 50 % (p. 41). Quel regard peut-on porter sur ces luttes de femmes, sans présupposer qu'elles soient des engagements féminins ou féministes ? Au-delà de l'histoire de Chantelle, l'ouvrage entend sortir du regard misérabiliste parfois porté sur l'histoire et les luttes des femmes de classes populaires. Pour « sortir de la question des spécificités » (p. 10), l'auteure propose en effet d'examiner pas à pas les modalités d'appropriation du répertoire d'action et du militantisme ouvrier par les ouvrières de Chantelle. Rappelant les perspectives importantes amorcées par Beverley Skeggs<sup>1</sup>, elle se demande dans cet ouvrage « ce que le rapport au genre doit au rapport à la classe » (p. 417) – et inversement.

Pour retracer les conditions de possibilité de ces luttes et les modalités d'appropriation d'un militantisme ouvrier, Ève Meuret-Campfort a déployé une enquête sociohistorique d'une très grande richesse empirique. D'une part, des archives de la Confédération générale du travail (CGT) et de la Confédération française démocratique du travail (CFDT) permettent de retracer l'histoire syndicale de Chantelle et de la replacer dans la conjoncture organisationnelle et syndicale du département de la Loire-Atlantique. Grâce aux archives administratives, l'auteure a pu également questionner les regards portés par l'État sur ces luttes. Enfin, elle s'est saisie d'un fonds iconographique du Centre d'histoire du travail (CHT) : des photos de l'usine,

---

\* CNRS, ENS, EHESS, INRAE.

1. Skeggs B. (2014), *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, trad. M.-P. Pouly, Marseille, Agone.

des manifestations, des banderoles, des repas de Noël lors d'une occupation en 1981-1982 introduisent chaque chapitre et donnent une dimension très incarnée à l'ouvrage. D'autre part, deux types d'entretiens permettent de confronter les discours aux archives. D'abord, des entretiens menés par l'équipe de tournage du documentaire *Rue des filles de Chantelle*, réalisé par Danielle Lefebvre et Véronique Ménard lors du conflit de 1994 ; ensuite, des entretiens auprès d'anciennes militantes, réalisés entre 2008 et 2012 par l'auteure elle-même qui précise que ce dernier corpus d'enquêtées comporte deux limites : il s'agit principalement d'ouvrières engagées dans les luttes et qui ont travaillé chez Chantelle jusqu'à la fermeture de l'usine en 1994. Si les ouvrières qui sont restées à distance des luttes sont donc peu présentes dans l'ouvrage, la diversité des profils des enquêtées permet toutefois de comparer des modalités d'engagement assez variées.

La première partie de l'ouvrage revient sur les conditions qui rendent possible cette mobilisation d'ouvrières. Le portrait que livre l'auteure de la première génération de femmes à faire l'expérience de la généralisation du salariat (p. 66) au milieu des années 1960 est loin de l'image d'ouvrières spécialisées exclusivement soumises à une organisation du travail aliénante. Ces jeunes ouvrières sont attachées à leur travail, qui constitue « un modèle de promotion sociale et un modèle de féminité » (p. 81) émancipateur, en contraste avec le modèle de la mère au foyer. S'il peut être pénible, le travail à Chantelle peut aussi être le lieu de formes d'autonomie et d'intenses sociabilités juvéniles qui soudent le collectif de travail, terreau favorable à la syndicalisation dans l'établissement. Ces jeunes femmes ont souvent hérité de dispositions familiales à l'engagement politique, forgées dans le terreau de la culture ouvrière et militante nantaise. Deux fractions des classes populaires s'opposent alors dans la façon dont les ouvrières s'approprient le militantisme et le syndicalisme : d'un côté, les ouvrières qui héritent, souvent par leurs pères, d'une culture familiale cégétiste ; de l'autre, celles qui politisent un engagement religieux et s'engagent à la CFDT<sup>2</sup>. Par-delà cette opposition, ces travailleuses ont en commun de donner alors « toute [leur] jeunesse dans cette usine » (p. 252). Malgré la création de deux cellules syndicales au début des années 1970, la combativité des ouvrières de Chantelle est d'abord invisibilisée dans l'espace militant local, où le référentiel ouvrier s'est durablement et principalement incarné dans la figure masculine du « métallo ». C'est au tournant de la grève de l'hiver 1981-1982 que les soutiens syndicaux et politiques de militants ouvriers nantais se renforcent et que se multiplient les manifestations publiques de soutien. Chantelle gagne alors en visibilité et devient une usine valorisée, remarquée jusqu'à Paris avec l'invitation de femmes syndicalistes à l'Élysée le 8 mars 1982.

La deuxième partie questionne les diverses appropriations du militantisme ouvrier « pensé par et pour [...] des hommes » (p. 133), et les rapports différenciés à la radicalité politique entre ouvrières et ouvriers. La syndicalisation à Chantelle est précoce,

2. Un résultat qui rappelle deux des micro-unités de « Génération 68 » identifiées par Julie Pagis (2014, *Mai 68, un pavé dans leur histoire. Événements et socialisation politique*, Paris, Presses de Sciences Po). Ève Meuret-Campfort note toutefois que leur fort ancrage ouvrier met en doute l'appartenance de ces militantes à la « Génération 68 » (p. 130).

les leadeuses émergent dès le début des années 1968, dont Éliane Evrard et Myriam Dumas à la CFDT et Annie Guyomarc'h à la CGT. Ces dernières sont les seules militantes à développer des engagements syndicaux au-delà de l'usine. Pour les autres, les contraintes domestiques combinées au sentiment d'illégitimité culturelle qu'elles expérimentent au contact de militants de longue date les amènent à préférer le « monde de l'usine » au « monde du syndicat » (p. 141). Malgré la présence dans l'espace nantais de militantes féministes rattachées à la tendance « lutte des classes », les revendications spécifiques aux femmes n'apparaissent que ponctuellement dans l'usine de Chantelle. D'une part, l'adhésion explicite au féminisme apparaît aux leadeuses comme une menace à leur intégration dans les organisations syndicales ; d'autre part, ce féminisme est perçu comme étant en décalage avec les préoccupations du monde ouvrier dont les femmes sont effectivement issues. Progressivement, les ouvrières s'approprient collectivement un ensemble de modes d'actions et un capital agonistique<sup>3</sup> jusque-là caractéristiques de la virilité ouvrière : de la grève générale jusqu'à la séquestration du directeur général une après-midi lors du conflit de l'hiver 1981-1982. Le changement alors récent de directeur, la réorganisation du travail autour de modalités de contrôle des pièces plus contraignantes, l'augmentation des cadences, mais aussi des dynamiques de harcèlement sexuel<sup>4</sup> (p. 177) conduisent les ouvrières à entamer un combat « pour la dignité » et pour « se faire respecter », sans que ce mot d'ordre s'affiche comme relevant d'une spécificité féminine. Cela n'empêche pas la presse de produire des représentations sexualisées des jeunes ouvrières. L'important soutien populaire dont elles bénéficient contribue cependant à replacer la respectabilité morale au centre des représentations et les militantes apparaissent dans l'espace local comme des mères responsables. È. Meuret-Campfort examine ensuite les contraintes objectives qui s'imposent à elles au sein de leurs familles. La transgression de genre que constitue leur engagement les place en situation de conflits de rôles entre l'usine et le foyer. Les modalités d'arrangement entre la famille, ressource sociale centrale pour les ouvrières, et la grève sont diverses. Certaines militantes relatent la désapprobation de leurs maris, syndiqués ou non, et tendent à cloisonner leurs sphères de vie familiales et militantes. Pour celles qui ont le plus de ressources d'autochtonie dans l'espace militant local, cette séparation n'est pas possible et la trop forte imbrication de ces dimensions les assigne à l'engagement. Une opposition se rejoue finalement entre les militantes de la CGT et de la CFDT au sujet de la perception de la place des maris au sein des luttes. Pour les premières, la présence des hommes lors de l'occupation de l'usine constitue un atout, tandis que pour les secondes, elle est la marque d'une dépendance.

3. Gérard Mauger (2008, *La sociologie de la délinquance juvénile*, Paris, La Découverte, p. 53) le définit comme une force de combat composée de la force physique et de savoir-faire nécessaires à la lutte.

4. Il aurait été intéressant que l'ouvrage développe davantage les liens entre mixité, harcèlement sexuel, conflits du travail et politisation, à l'instar par exemple de Patti A. Giuffre et Christine L. Williams (2019, « Où placer la ligne rouge ? La qualification du harcèlement sexuel dans les restaurants », *Sociologie du travail* [en ligne], vol. 61, n° 3. <https://doi.org/10.4000/sdt.21206>).

La dernière partie de l'ouvrage se concentre sur la dégradation de la conjoncture politique dans les années 1980 et 1990 avec la mise en place de stratégies de sous-traitance et de délocalisation de l'entreprise, et la détérioration des conditions de travail des ouvrières. È. Meuret-Campfort se demande ici comment, dans une conjoncture que l'on sait propice à la déstructuration des mondes ouvriers<sup>5</sup>, les militantes sont parvenues à maintenir leurs engagements syndicaux. Plusieurs hypothèses sont avancées : la force et la durée des engagements des leadeuses – attestées par les résultats aux élections professionnelles –, la solidité de la mémoire collective relative aux luttes des ouvrières, l'acquisition de nouvelles compétences militantes, notamment pour les actions en justice. Pour autant, cette solide combativité ne suffit pas à contrecarrer les manœuvres patronales et la fermeture de l'usine de Saint-Herblain est annoncée en novembre 1993. Vingt-cinq ans après les grèves de mai 1968, les ouvrières sont présentées cette fois-ci par les médias comme des perdantes et des victimes de leur licenciement collectif. La féminisation des luttes constitue ainsi une importante « dépolitisation de leur prise de parole dans l'espace public » (p. 355). Le dernier chapitre vise à ne pas redoubler cette victimisation qui risquerait de « faire oublier les marges de manœuvre » (p. 370) dont disposaient les militantes. Ces marges de manœuvre sont données à voir à travers la construction de deux « styles de féminité<sup>6</sup> », qui dessinent deux voies d'émancipation féminine structurées, là encore, par l'opposition entre les militantes de la CFDT et celles de la CGT. Orientées vers les valeurs des classes moyennes, les premières tendent à mettre à distance toute spécificité genrée pour éviter le stigmate de la « fille d'usine ». Les secondes, au contraire, opèrent une retraduction genrée du virilisme ouvrier et construisent une « virilité au féminin<sup>7</sup> » : elles jouent sur les connotations sexuelles et mettent en scène une féminité exacerbée. Cette dernière partie offre de très belles pages sur l'humour et les transgressions genrées qui ont émaillé ces années militantes et les appropriations différenciées de l'espace public par ces femmes de classes populaires.

Décédée le 4 août dernier, Margaret Maruani fut l'une des premières sociologues françaises à lever le voile sur les grèves de femmes<sup>8</sup>. L'ouvrage d'È. Meuret-Campfort, rigoureux, précis, convaincant et très bien écrit est une contribution remarquable à l'analyse de ces luttes, encore trop souvent laissées dans l'ombre de l'histoire des hommes. Les « filles de Chantelle » avaient déjà été mises en lumière dans un ouvrage de Fanny Gallot<sup>9</sup> publié en 2015. *En découdre* proposait une histoire des ouvrières, notamment de Moulinex, Lejaby, Levi's et Chantelle, dans le contexte

5. Beaud S., Pialoux M. (1999), *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard.

6. La notion a été forgée par Christelle Avril par analogie avec le concept de « style de vie » construit par Max Weber. Les styles de féminité renvoient à des configurations de pratiques relatives au rapport au corps et aux normes de genre. Avril C. (2014), *Les aides à domicile. Un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, p. 177.

7. *Ibid.*, p. 37.

8. Maruani M. (1979), *Les syndicats à l'épreuve du féminisme*, Paris, Syros.

9. Gallot F. (2015), *En découdre. Comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société*, Paris, La Découverte.

d'« insubordination ouvrière »<sup>10</sup> des années 1968. Leur histoire est ici replacée avec finesse dans le contexte local et permet d'interroger systématiquement les liens entre l'entreprise et l'usine, l'espace des militantismes nantais, les acteurs politiques locaux et les configurations organisationnelles des syndicats. La démarche compréhensive est soutenue par une approche relationnelle des classes populaires et de leurs rapports au travail, à l'engagement, à la classe et au genre, qui n'exacerbe ni ne sacrifie les marges de manœuvre dont disposaient les femmes de cette génération face à leur double domination, de genre et de classe. Surtout, le pari initial – analyser les grèves de femmes en sortant des spécificités (cf. *supra*) – est bien tenu. Celui-ci soulève toutefois certaines questions épistémologiques. En premier lieu, si les ouvrières de Chantelle entendaient lutter « comme les mecs », faut-il pour autant prendre cette revendication comme angle d'analyse ? L'approche monographique et l'entrée par les luttes syndicales tendent peut-être ici à amoindrir certaines expressions de la domination masculine, notamment dans la sphère familiale. Ensuite, en portant l'analyse sur les modalités d'*appropriations* du militantisme ouvrier par des femmes, l'auteure ne risque-t-elle pas de reconduire l'indexation des luttes sur un modèle au masculin-neutre, pensé comme un déjà-là ? Les conditions d'analyse des grèves d'ouvrières semblent ainsi interroger à nouveaux frais la tension entre populisme et misérabilisme<sup>11</sup>.

---

10. Vigna X. (2007), *L'insubordination ouvrière dans les années 68. Essai d'histoire politique des usines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

11. Grignon C., Passeron J.-C. (1989), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Le Seuil.